

## La *Navigatio Brendani* et ses versions vernaculaires : les frontières nébuleuses entre tradition et remaniement

Rossana Guglielmetti (Università degli Studi di Milano)

Qu'est-ce qu'on compare, lorsqu'on compare? Cette question résume peut-être la contribution que le philologue peut donner au comparatiste ; ce sera sur ce fil rouge qu'on proposera ici quelques réflexions tirées de l'expérience d'édition de l'un des textes les plus diffusés et les plus traduits du Moyen Âge, la « *Navigatio Brendani* ».

Écrite en Irlande au VIII<sup>e</sup> siècle, l'histoire de l'abbé Brendan, naviguant parmi des merveilles et des monstres à la recherche d'une île paradisiaque, se répand dans toute l'Europe latine en dizaines d'exemplaires (dont plus de 140 ont survécu).<sup>1</sup> À partir du XII<sup>e</sup> siècle, sa fortune est multipliée par une quinzaine de transpositions dans toutes les langues romanes et germaniques, certaines plus fidèles, d'autres se transformant en véritables réécritures. On a là, donc, un cas qui se prête bien à raisonner sur la dynamique de la traduction et de la recontextualisation d'une œuvre : non seulement en raison du nombre de versions, mais aussi en raison de l'étendue de leur diffusion géographique, qui obligea plusieurs traditions culturelles à dialoguer (dès le départ : la « *Navigatio* » originale est le produit du syncrétisme entre les traditions autochtones de l'Irlande et la nouvelle culture latine et chrétienne implantée sur l'île, avant même d'être adaptée aux lecteurs du Moyen Âge vernaculaire).

Un cas prometteur, mais en même temps insidieux : lorsque tant de manuscrits circulent, la base même de comparaison entre le modèle latin et la version vernaculaire devient glissante. Quel texte chaque adaptateur a-t-il traduit, exactement ? Le risque, bien sûr, est de confondre un fait de pure tradition (c'est-à-dire la reproduction fidèle d'un trait déviant du témoin latin individuel) avec une innovation du traducteur lui-même (c'est-à-dire un remaniement volontaire, avec ses implications stylistiques et culturelles). Avant de voir quelques cas concrets, il faut dire aussi que la phénoménologie des accidents possibles est encore plus large que cela : la multiplicité des versions peut même conduire les spécialistes à ne plus reconnaître les caractéristiques essentielles de chacune d'entre elles, au-delà des détails.

Il arrive, par exemple, de voir commenter une version vernaculaire – notamment la toute première, le poème anglo-normand de Benedeit<sup>2</sup> – sans remarquer un changement majeur dans la trame. Dans l'introduction d'une édition italienne de son « Voyage de Saint Brendan », le début de l'histoire d'après la « *Navigatio* » latine est résumé en ces termes : « Tutto iniziò un giorno in cui, pregando nel suo monastero di Clonfert, Brandano cominciò a provare un fortissimo desiderio di visitare l'incantata terra dell'Aldilà e così supplicò Dio [...]. Si recò allora da Barinto, abate di un altro monastero, per chiedergli consiglio [...] ». <sup>3</sup> Pourtant, c'est ainsi que les événements se déroulent pas dans la « *Navigatio* », mais dans la réécriture du poète, qui renverse l'intrigue originale. Le vrai Brendan ne découvre l'existence d'une île aux traits paradisiaques, la *Terra Repromissionis*

---

<sup>1</sup> Les informations qui suivent, ainsi que les citations du texte latin, se réfèrent aux deux éditions critiques éditées par mes soins, poursuivant le long travail déjà consacré à la « *Navigatio* » par Giovanni Orlandi : *Navigatio sancti Brendani. Alla scoperta dei segreti meravigliosi del mondo*, éd. par Orlandi, Giovanni et Guglielmetti, Rossana (Per Verba. Testi mediolatini con traduzione 30), Firenze 2014 ; et *Navigatio sancti Brendani, editio maior* éd. par Orlandi, Giovanni et Guglielmetti, Rossana (Millennio medievale 114. Testi 29), Firenze 2017. Nous allons bientôt expliquer pourquoi il existe deux éditions et en quoi elles diffèrent.

<sup>2</sup> Comme on le sait, il s'agit d'un remaniement de la source latine en octosyllabes, composé pour la cour d'Angleterre dans le premier quart du XII<sup>e</sup> siècle. L'édition de référence reste celle d'Edwin Waters : *The Anglo-Norman Voyage of St. Brendan by Benedeit: A Poem of the Early 12<sup>th</sup> Century*, Oxford 1928 ; elle a été suivie d'une autre reproduisant le même manuscrit de base, mais sans le riche ensemble d'apparats et de parallèles de la précédente : *The Anglo-Norman Voyage of St. Brendan*, éd. par Short, Ian et Merrilees, Brian, Manchester 1979.

<sup>3</sup> Benedeit, *Il viaggio di san Brandano*, éd. par Bartoli, Renata et Cigni, Fabrizio, Parma 1994, p. 7 de l'introduction de Bartoli. Le fait que ce résumé vise à présenter la « *Navigatio* » latine, par opposition à la trame du « Voyage », est confirmé plus loin, à la p. 9.

*Sanctorum*, que parce que c'est Barint qui lui rend visite et la lui décrit. C'est ainsi que naît son désir de partir, mais encore une fois avec des buts quelque peu différents de ceux qui sont déclarés par le résumé, parce que son voyage ne vise que cette île, une sorte de paradis terrestre, non l'au-delà. Le concept lui-même d'un « au-delà » est étranger à la géographie du texte, où les voyageurs contournent les limites des espaces d'outre-monde sans jamais les franchir.<sup>4</sup> Ce sera le Brendan de Benedeit qui acquerra une connaissance plus détaillée autant du paradis que de l'enfer, en fonction des curiosités et des intérêts de son auteur.<sup>5</sup> La bévue est d'autant plus curieuse qu'on prétend que le Brendan du poème est redimensionné, plus passif par rapport au développement des événements. Au contraire, l'inversion des faits initiaux par le poète anglo-normand fait de Brendan lui-même le moteur de toute l'histoire : ne pas l'avoir remarqué compromet radicalement l'interprétation du personnage et du voyage.

Il s'agit d'un cas extrême et d'une erreur évitable. Beaucoup plus fréquentes et moins évitables sont les erreurs d'information et de comparaison dues à la mauvaise qualité du texte latin connu, qui était, jusqu'à il y a quelques années, celui publié par Carl Selmer en 1959.<sup>6</sup> L'éditeur fonda son texte sur un *codex optimus* qui est, pour la vérité, un très mauvais manuscrit ; et l'apparat critique ne fait état que d'une vingtaine de témoins, peu représentatifs du très grand nombre des variantes existantes.<sup>7</sup> On peut l'affirmer après l'examen total de la tradition manuscrite, mené d'abord par Giovanni Orlandi et accompli ensuite par moi pour produire la nouvelle édition critique parue en 2014. Mais tous ceux qui ont étudié les versions vernaculaires de la « Navigatio Brendani » avant, en se référant à l'édition Selmer, ont été « boycottés » dès le départ.

Un exemple entre autres en est l'édition d'une des deux traductions en langues vernaculaires italiennes (sur laquelle nous reviendrons ensuite plus dans le détail), attestée par cinq manuscrits dans des formes partiellement variantes. Les voici, chacun précédé du sigle que plusieurs études et éditions ont établi :

[B] Bologna, Biblioteca Universitaria, 1513, f. 39<sup>r</sup>–62<sup>v</sup> (Bologna, a. 1461)<sup>8</sup>

[M] Milano, Biblioteca Ambrosiana, D 158 inf., f. 1<sup>r</sup>–35<sup>r</sup> (Vénétie, fin XIV<sup>e</sup>/début XV<sup>e</sup> s.)<sup>9</sup>

[F] Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Conv. Soppr. C.2.1550, f. 1<sup>r</sup>–42<sup>v</sup> (Toscane, XV<sup>e</sup> s.)<sup>10</sup>

[P] Paris, Bibliothèque nationale de France, it. 1708, f. 1<sup>r</sup>–36<sup>v</sup> (Vénétie, XV<sup>e</sup> s.)<sup>11</sup>

[D] Dublin, Trinity College, 951, f. 154<sup>r</sup>–157<sup>v</sup> (Vénétie, XIV<sup>e</sup> s.), fragment<sup>12</sup>

---

<sup>4</sup> Plusieurs des îles qu'ils rencontrent ont des caractéristiques édéniques ou infernales et l'une d'entre elles – comme on le verra mieux – est identifiée à la bouche de l'enfer : mais tout cela reste fermement ancré dans la physicalité des espaces océaniques. Comme le souligne Katja Weidner, dans le cas de la « Navigatio » on peut parler d'une immanence de l'espace de l'au-delà ; une transcendance existe, mais devient progressivement de plus en plus visible dans les lieux terrestres mêmes (comme le suggéraient les deux traditions vivantes dans le texte, celle des anciens récits de voyage irlandais et celle des « Vitae Patrum ») : cf. *Erzählen im Zwischenraum. Narratologische Konfigurationen immanenter Jenseitsräume im 12. Jahrhundert*, Berlin/Boston 2020, pp. 37–149.

<sup>5</sup> Jude Mackley (*The Legend of St. Brendan: A Comparative Study of the Latin and Anglo-Norman Versions*, Leiden 2008, p. 238) résume bien le sens profond de ce changement de registre : le voyage du Brendan latin est inspiré par la glorification de Dieu, celui du Brendan vulgaire est une recherche à la fois du diabolique et du divin.

<sup>6</sup> *Navigatio sancti Brendani abbatris from Early Latin Manuscripts*, éd. par Selmer, Carl, Notre Dame (IN) 1959.

<sup>7</sup> L'édition s'appuie sur le ms. Gent, Centrale Bibliotheek der Rijksuniversiteit, 401 (XI<sup>e</sup> siècle). La sélection de témoins de Selmer exclut, entre autres, tout représentant de celle qui s'est avéré être une très grande famille,  $\gamma$ , parmi les cinq dans lesquelles la transmission se ramifie.

<sup>8</sup> Son texte a été édité par Anna Maria Raugeri : *La Navigazione di San Brendano: versione italiana del ms. Bologna, Bibl. Univ. 1513*, Fasano 1984.

<sup>9</sup> Texte édité d'abord par Francesco Novati : *La «Navigatio sancti Brendani» in antico veneziano*, Bergamo 1892 [1896<sup>2</sup>] ; et après par Maria Antonietta Grignani : *Navigatio sancti Brendani: la navigazione di San Brandano*, Milano 1975 [1992<sup>2</sup>, 1997<sup>3</sup>, 2004<sup>4</sup>].

<sup>10</sup> Édité *ibid.*, en face du texte du ms. M, par les soins de Carla Sanfilippo ; et encore par Giuseppe Tardiola : *I viaggiatori del Paradiso. Mistici, visionari, sognatori alla ricerca dell'Aldilà prima di Dante*, Firenze 1993, pp. 105–167.

<sup>11</sup> Text édité par Roberto Tagliani : *Navigatio Sancti Brendani: volgarizzamento veneto*. Edizione del ms. Paris, BnF, It. 1708, dans : *Carte Romanze 2* (2014), pp. 9–124.

Deux d'entre eux, les mss. M et F, sont transcrits dans le même volume, avec des notes. Celle concernant l'abbé Barint le présente comme le neveu de Brendan, en accord avec le texte vernaculaire même : *e iera so nievo* (M) / *ed era suo nipote* (F).<sup>13</sup> Cette définition est toutefois erronée, sans que le traducteur en soit responsable : en effet il lisait un témoin du groupe latin  $\alpha^7$ , et toute la famille  $\alpha$  avait remplacé la définition authentique *nepos Neil* avec la variante *nepos illius*.<sup>14</sup> C'est-à-dire que Barint appartenait au clan des O'Neil ; mais le nom < exotique > s'était corrompu dans le plus banal pronom, comme il arrive aussi dans la famille  $\varepsilon^1$ , celle du manuscrit choisi par Selmer.<sup>15</sup> En vérité, il n'y a aucune preuve d'une parenté entre Brendan et Barint autre que l'erreur de ces manuscrits : un cercle vicieux parfait, où le commentaire se base sur le texte lui-même et absorbe sa fausseté. C'était l'édition latine, d'ailleurs, qui semblait confirmer la leçon *illius*, < son neveu >, autorisant le commentateur à lui faire confiance. Une erreur identique, en fait, est également constatée dans d'autres études, qui puisaient sur le même texte latin. Par exemple, avec le processus opposé, la non-parenté entre Brendan et Barint se trouve citée comme une innovation du < Voyage > de Benedeit, là où le poète n'avait fait que traduire le texte authentique !<sup>16</sup> Dans la même version vernaculaire italienne on retrouve une autre déviation seulement apparente du modèle latin. En organisant le voyage, Brendan choisit sept et non quatorze moines, un fait qui est remarqué comme un écart propre du texte vernaculaire. En effet, toute la famille latine  $\alpha$  corrompait l'expression distributive *binis fratribus septem*, par laquelle le chiffre était indiqué, en *bonis fratribus septem* ; là encore, notre traducteur n'a fait que... traduire, sans innover.<sup>17</sup> Si les précédents étaient des problèmes d'information, d'autres pièges tendus par le modèle latin investissent le champ de l'interprétation. Le nom de la célèbre île-poisson Iasconius apparaît sous la forme de *Iason* ou *Ieson* ; et le commentaire attribue au traducteur une association mentale involontaire avec le mythe des Argonautes, en tant que plus familier à un Italien.<sup>18</sup> Mais *Iasonis* se trouvait déjà dans le texte latin du groupe  $\alpha^7$  : s'il est possible que la variante soit effectivement issue d'une telle dynamique, elle n'a pourtant rien à voir avec le profil culturel du traducteur, mais plutôt avec celui du copiste qui transcrit l'ancêtre des manuscrits latins du groupe.<sup>19</sup> Des accidents comme ceux-ci – et bien d'autres que je pourrais mentionner (par exemple dans le domaine des versions oïtaniques)<sup>20</sup> – montrent que le spécialiste d'une version vernaculaire devrait

<sup>12</sup> L'édition de Mario Esposito (Un fragment de la «*Navigatio Sancti Brendani*» en ancien venicien, dans : Id., *Mélanges philologiques: textes et études de littérature ancienne et médiévale*, Firenze 1921, pp. 22–28) est maintenant dépassée par celle de Roberto Tagliani : *Tornando sulla tradizione volgare veneta della Navigatio sancti Brendani* (con una nuova edizione del frammento di Dublino), dans : *Studi Mediolatini e Volgari* 62 (2016), pp. 5–32.

<sup>13</sup> *Navigatio sancti Brendani: la navigazione di San Brandano* (note 9), pp. 30 et 31. La note 3 lit : «*abate di Drumcullen e parente di S. Brandano*».

<sup>14</sup> Cf. *Navigatio sancti Brendani, editio maior* (note 1), p. 459. Nombreuses versions de la < *Navigatio* >, dont celle-ci, ont pu être placées dans le *stemma* grâce à des variantes reconnaissables ; pour ce cas particulier, cf. *ibid.*, pp. 220–222.

<sup>15</sup> Cf. *Navigatio sancti Brendani abbatis* (note 6), p. 3. Il faut dire que Selmer, au moins dans l'apparat critique, a rendu compte de la variante écartée *neil* ou *nehil*, présente dans certains témoins ; mais, étant donné la coïncidence avec le texte de la version vulgaire elle-même, Grignani n'avait aucune raison de douter de la variante choisie dans le texte.

<sup>16</sup> C'est ce qui se produit dans Cavagna, Mattia et Menegaldo, *Silvère, Entre la terre et la mer, entre le Paradis et l'Enfer : l'île dans la Navigatio sancti Brendani et ses versions en langues romanes*, dans : *Les Lettres Romanes* 66 (2012), pp. 7–35, voir 24.

<sup>17</sup> Cf. pour les mss. M et F *Navigatio sancti Brendani: la navigazione di San Brandano* (note 9), pp. 46–47 et note 15 ; le ms. B confirme la forme *septe* (Raugei, *La Navigazione di San Brandano* [note 8], p. 103) ; le ms. P rapporte *oto* (cf. Tagliani, *Navigatio Sancti Brendani* [note 11], p. 63), manifestement à la suite d'une banale erreur de transcription du chiffre romain VII, devenu VIII. Pour le texte latin, cf. *Navigatio sancti Brendani, editio maior* (note 1), p. 475.

<sup>18</sup> *Navigatio sancti Brendani: la navigazione di San Brandano* (note 9), pp. 74–77 et note 29: «*si spiega forse con l'involontaria associazione della navigazione brendaniana a quella degli Argonauti, ben più familiare a un volgarizzatore italiano*». Pour être exacte, le ms. M lit *Iason* (ainsi que le ms. P : cf. Tagliani, *Navigatio Sancti Brendani* [note 11], p. 70) et le ms. F *Ieson* ; l'autre témoin du passage, B, transmet *Iasson* (cf. Raugei, *La Navigazione di San Brandano* [note 8], p. 110).

<sup>19</sup> Cf. *Navigatio sancti Brendani, editio maior* (note 1), p. 514.

<sup>20</sup> À ce propos et encore pour le cas de Benedeit, je me permets de renvoyer aux exemples discutés dans ma contribution *La necessità di uno stemma interlinguistico: il caso della Navigatio Brendani*, dans : *La Filologia Medievale*.

idéalement explorer tout le corpus des manuscrits latins, afin de vérifier chaque passage dans lequel il voit un éventuel changement effectué par le traducteur, et de pouvoir exclure qu'il ne s'agit que de l'héritage de son modèle. Ou, bien sûr, exploiter une édition critique qui a déjà effectué cette collation systématique. Cela nous amène à une autre considération, sur les objectifs et la forme qu'une édition critique peut avoir et prendre. Lorsque l'objet est une œuvre à la tradition très large et marquée par une masse imposante de variantes, comme la « Navigatio », l'éditeur peut juger judicieux d'établir des limites, sinon aux collations, à leur restitution dans l'apparat critique. Pourquoi surcharger ce dernier de milliers d'entrées fragmentaires, de leçons éparses et certainement inauthentiques générées par l'insouciance et les ambitions interventionnistes des copistes ?

L'objection est certes raisonnable, mais elle ne tient pas compte d'un autre point de vue. Prenons un autre exemple pratique, qui concerne cette fois la seconde traduction italienne de la « Navigatio », réalisée dans la région toscane, très fidèle au latin et transmise par deux manuscrits : Tours, Bibliothèque Municipale, 1008, f. 214<sup>r</sup>–227<sup>r</sup> (fin XIII<sup>e</sup> s., de l'aire linguistique de Pisa), et Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Chigi 2757, f. 144<sup>v</sup>–170<sup>r</sup> (début XV<sup>e</sup> s., probablement de l'aire de Siena).<sup>21</sup> Un des majeurs spécialistes des versions italiennes de la « Navigatio », Roberto Tagliani, pendant un examen des différentes formes présente, entre autres, un passage du manuscrit de Tours, où l'on décrit la construction du *currach*, le typique navire irlandais :

IV 3. Sanctus Brendanus et qui cum eo erant, *acceptis ferramentis*, fecerunt naviculam levissimam...

Sancto Blendano et quelli che co llui erano *sensa ferramenti* feceno una navicella levissima...

Tagliani commente : « Non ci sfugge il fraintendimento dell'ablativo assoluto della fonte, reso con un incongruo « *sensa ferramenti* »<sup>22</sup>, c'est-à-dire « sans outils », en lieu de « pris les outils ». Quand il écrivait, l'édition de Selmer avait déjà été remplacée par l'édition critique d'Orlandi et mienne, mais, pour être exacte, par la première de nos deux éditions, la *minor*, dont l'apparat critique ne fait état que des leçons des niveaux supérieurs du *stemma codicum*, évitant justement la foule éparses des variantes mineures. Or, la version toscane de la « Navigatio » utilise un exemplaire du groupe  $\gamma^6$ , dont le témoin le plus ancien et fidèle, F<sup>3</sup> (Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Conv. Soppr. I.II.37, XII<sup>e</sup> s.), transmet la variante *exceptis ferramentis*, qui était évidemment le texte traduit par l'auteur de cette version.<sup>23</sup> Il ne mérite donc pas l'accusation de méprendre et de mal traduire le latin. Cependant, l'apparat sélectif de l'édition latine ne mentionne pas les variantes individuelles de

---

Comparatistica, critica del testo e attualità. Atti del Convegno (Viterbo, 26-28 settembre 2018), éd. par Canettieri, Paolo, Santini, Giovanna, Tinaburri, Rosella et Gamberini, Roberto, Roma-Bristol 2019, pp. 111–138, voir pp. 121–126.

<sup>21</sup> Le deux témoignages sont édités respectivement par Jacqueline Galy : *Navigatio sancti Brendani*. Édition critique de la version italienne contenue dans le MS 1008 de la Bibliothèque Municipale de Tours, 2 voll., Nice 1973 (thèse doctorale inédite); et par Maria Carla Marinoni: *Un volgarizzamento inedito della Navigatio Sancti Brendani*, dans: *Filologia e linguistica. Studi in onore di Anna Cornagliotti*, éd. par Bellone, Luca, Cura Curà, Giulio, Cursietti, Mauro et Milani, Matteo, 2 voll., Alessandria 2013, pp. 405–428. Sur le premier, voir aussi Cigni, Fabrizio et Luti, Matteo, «Per altra via, per altri porti»: la Navigazione di San Brandano in un manoscritto toscano occidentale del XIII secolo (Tours, Bibliothèque municipale, 1008), dans : *Dante e la Toscana Occidentale: tra Lucca e Sarzana (1306-1308)*. Atti del Convegno di studi (Lucca-Sarzana 5-6 ottobre 2020), éd. par Casadei, Alberto et Pontari, Paolo, Pisa 2021, pp. 155–176.

<sup>22</sup> Cf. *Andar per mare col santo abate*. Episodi italiani della *Navigatio sancti Brendani*, dans : *Letteratura e dialetti* 9 (2016), pp. 11–30, voir p. 17.

<sup>23</sup> Cf. *Navigatio sancti Brendani*, *editio maior* (note 1), p. 480. Il faut préciser que l'autre témoin, le ms. Vatican, évite cette erreur, en rapportant une traduction qui s'accorde avec le texte latin exact : « Allora sancto Brandano e i suoi frati presero ferramenti » (Marinoni, *Un volgarizzamento inedito* [note 21], p. 408). Cependant, il est évident d'après beaucoup de passages que la forme transmise par celui-ci contamine la traduction primitive avec des leçons tirées d'un exemplaire différent, comme cela se sera produit dans ce cas : cf. *Navigatio sancti Brendani*, *editio maior* (note 1), pp. 263–267.

F<sup>3</sup> ni du groupe secondaire  $\gamma^6$ , de sorte que Tagliani ne pouvait pas le savoir. Il fallait attendre l'*editio maior* et son appareil intégral pour pouvoir juger les nuances de la version vernaculaire, sinon avec certitude, du moins dans un cadre mieux défini de l'écart entre traduction et innovation. Et c'est précisément dans ce but, en ayant à l'esprit l'étude du *Fortleben* de l'œuvre, que j'ai décidé de redoubler l'édition en une *minor* < lisible > et sélective et une *maior* destinée uniquement aux spécialistes. Bien sûr, cela a été possible parce que le projet a rencontré la disponibilité d'une maison d'édition sensible à ces exigences strictement philologiques – ce qui, au-delà de la volonté des éditeurs critiques, n'arrive pas toujours. D'autre part, non seulement les études comparatives ont besoin de cela de la part des philologues et de leurs éditions, afin de se tenir sur des bases solides. C'est le travail philologique lui-même qui exigerait la plus grande exhaustivité et transparence des données sous-jacentes à chaque édition, malgré la charge en termes de temps, d'efforts et de coûts de publication que cela implique. Toutefois, au moins en termes de coûts, les outils numériques disponibles aujourd'hui pourraient peut-être permettre des solutions plus modulables (par exemple, même sans entrer dans le domaine des véritables éditions numériques, la publication imprimée de textes aux appareils limités et la mise en ligne de dépôts d'appareils complets, sur les sites des maisons d'édition ou des auteurs eux-mêmes).

Pour revenir à notre question, l'appréciation du comportement d'un traducteur en langue vernaculaire, isoler les innovations dues à lui-même de ce qui n'est que l'héritage du modèle latin n'est évidemment qu'une étape préliminaire. Dans des constellations de versions aussi riches et entrelacées que celle de la < Navigatio >, même l'examen de ces innovations présente ses propres pièges et défis. Il est nécessaire de contextualiser chaque réécriture en décelant les interférences littéraires et, plus généralement, culturelles ; en évaluant la tradition des sources et des parallèles apparents ; en soupesant la possible polygénèse des motifs introduits par l'auteur de la nouvelle version, lorsqu'ils sont partagés par d'autres. Si en outre, comme c'est généralement le cas, la version vernaculaire elle-même est articulée dans une transmission variée, où différents témoins représentent presque autant de sous-versions, le chemin devient encore plus complexe. Le cas le plus emblématique est celui de la < Reise >, une version très libre du récit brendanien attestée sous trois formes en néerlandais et en allemand, en prose et métrique : on peut mentionner à cet égard les travaux excellents de Marie-Louise Rotsaert et Sebastian Holtzhauer, très attentifs à la complexité des relations entre le texte et les sources et entre les différentes branches de la diffusion, ainsi qu'à leur dialogue avec les instances historico-culturelles du contexte.<sup>24</sup> Dans ce cas, cependant, la distance avec le modèle latin devient très grande. Nous voudrions plutôt revenir à la première des versions italiennes déjà mentionnées, qui permet une comparaison plus étroite avec le latin. Lors de sa présentation, on a parlé de cinq manuscrits. Pourtant, avant la reconnaissance de l'unique modèle latin (le témoin du groupe  $\alpha^7$  mentionné ci-dessus), il n'était pas évident qu'ils appartenaient tous à la même ligne de tradition et ne représentaient pas deux traductions italiennes indépendantes. Le ms. B appartient à l'aire linguistique padano-émilienne et constitue une branche isolée, dont le texte diffère sensiblement de celui de l'autre ; selon l'éditeur Raugei, la *facies* linguistique de ce témoin est le résultat de la copie par un scribe bolonais d'un texte dont les origines remontent à la Vénétie, à Padoue en particulier. Celui qu'elle considère comme le traducteur de cette version particulière semble appartenir à un milieu séculier : il montre peu d'intérêt pour la liturgie et tend à raccourcir surtout les épisodes où la composante monastique se fait le plus sentir ; sa modeste formation religieuse se révélerait dans le fait qu'il essaie de conserver le latin dans les *incipit* des Psaumes cités, mais ne les reconnaît pas toujours.<sup>25</sup> Il n'est pas sensible

---

<sup>24</sup> Cf. Rotsaert, Marie-Louise, *San Brandano. Un antitipo germanico*, Roma 1996 ; et Holtzhauer, Sebastian, *Die Fahrt eines Heiligen durch Zeit und Raum. Untersuchungen ausgewählter Retextualisierungen des Brandan-Corpus von den Anfängen bis zum 15. Jahrhundert. Mit einer Edition der Münchener Prosafassung der 'Reise des hl. Brandan'* (Pm), Göttingen 2019.

<sup>25</sup> Ce bilinguisme, notons-le, est également partagé par le groupe vénète et, comme nous le verrons, a donné lieu à interprétations différentes : il serait nécessaire d'étudier, au cas par cas, comment chaque manuscrit se comporte face à

au goût du merveilleux, mais s'en tient à des descriptions concises et ne propose pas d'expansions narratives dans ce sens.<sup>26</sup>

Les quatre autres manuscrits, malgré leurs divergences singulières, constituent une seconde branche caractérisée linguistiquement par son origine vénète et en termes de contenu par l'ajout de plusieurs épisodes, surtout dans la section finale (où le sobre paradis insulaire de la < Navigatio > explose dans une exubérante amplification). Engagé dans l'édition de deux des témoins de cette forme (P et D), Tagliani a pu donner un profil du créateur de cette traduction-expansion, qui peut se résumer à ces principales caractéristiques<sup>27</sup> : l'accroissement de la place accordée à la description du voyage et des lieux rencontrés ; l'exagération dans le sens du merveilleux ; la dimension éthico-didactique, dans la veine de la littérature contemporaine de l'Italie du Nord. Par contre, comme on pouvait s'y attendre, les aspects mystico-symboliques du syncrétisme christiano-celtique sont minimisés. Une orientation, donc, plus matérialiste, laïque et bourgeoise, puisant dans la littérature odéporique, les visions didactico-morales vernaculaires, l'homilétique, l'encyclopédisme populaire, les fabliaux ; un goût, dans l'ensemble, tout à fait cohérent avec l'environnement vénitien du XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècle, « avido lettore di resoconti di viaggio conditi di tratti prodigiosi ed esotici, sulla scia delle proficue imprese commerciali con l'Oriente allora intraprese dalla Serenissima ». <sup>28</sup> Ce portrait du créateur n'est pas partagé par tous jusqu'au dernier détail : quelqu'un n'y voit pas un laïc mais plutôt un frère mendiant, car il conserve aussi les parties liturgiques avec leurs psaumes et hymnes en latin et ses extensions prennent une voie si nettement eschatologique-apocalyptique.<sup>29</sup> Mais au-delà des nuances, le profil demeure très clair. Et Tagliani ne se limite pas à enregistrer les parallèles entre les épisodes supplémentaires et les sources littéraires possibles, mais leur donne aussi un contexte philologique : par exemple, lorsqu'il fait remonter l'épisode des arbres extraordinaires au roman d'Alexandre, il en retrace les parcours latins et italiens pour montrer comment il pouvait appartenir et être cohérent avec l'horizon de l'adaptateur vernaculaire.<sup>30</sup>

Si la version représentée par le ms. B et celle représentée par le groupe vénète ont été si bien examinées et placées, pourtant, elles l'ont été séparément. Une fois qu'il a été déterminé qu'elles dépendent du même modèle latin, donc d'une seule et même traduction ancienne, le problème reste d'établir à quel niveau exactement toutes ces coordonnées culturelles doivent être attribuées, lorsqu'elles ne coïncident pas dans les deux formes. Cela s'applique particulièrement à la différence la plus frappante, les épisodes amplifiés et ajoutés par rapport au latin. Dans leur grandes lignes, B et le groupe des autres manuscrits reflètent également la réduction des éléments monastiques-liturgiques et une laïcisation du récit, mais B ne partage pas les épisodes paradisiaques et merveilleux supplémentaires.<sup>31</sup> Est-ce parce que la < Ur-version > en amont ne les a jamais possédés, ou parce que B a opéré une synthèse du texte, comme cela est visible même dans d'autres

---

ces citations biblico-liturgiques, étant donné que le choix de leur conserver leur langue originale remonte évidemment à un niveau précédant autant B que les manuscrits vénètes.

<sup>26</sup> Cf. Raugei, *La Navigazione di San Brendano* (note 8), pp. 14–21.

<sup>27</sup> Dans ce qui suit, nous résumons les observations présentées dans les différentes études mentionnées ci-dessus : Tagliani, *Navigatio Sancti Brendani* (note 11) ; *Tornando sulla tradizione volgare veneta* (note 12) ; *Andar per mare col santo abate* (note 22).

<sup>28</sup> *Navigatio Sancti Brendani* (note 11), p. 45. Plus exactement, Tagliani pense à l'environnement vénitien de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle : « La prassi e il profilo ideologico delle aspettative di questo testo sono perfettamente allineate a quello del suo pubblico, che ama essere stupito da racconti meravigliosi e che ha ben chiaro quale sia l'obiettivo – mondano prima ancora che ultramondano – connesso alla ricerca della felicità: perseguire con realismo e concretezza il godimento dei beni e dei piaceri terreni, senza rinunciare ai valori cristiani, modello d'ispirazione per una vita santa, senza indulgenze in favore dell'ascetismo » (p. 54).

<sup>29</sup> Cf. Davie, Mark, *The Venetian Version*, dans : *The Voyage of St Brendan. Representative Versions of the Legend in English Translation with Indexes of Themes and Motifs from the Stories*, éd. par Barron, W.J.R. et Burgess, Glyn S., Exeter 2005, pp. 155–230 ; et Holtzhauer, *Die Fahrt eines Heiligen* (note 24), pp. 422–423 et 522.

<sup>30</sup> Cf. *Andar per mare col santo abate* (note 22), pp. 21–24.

<sup>31</sup> Voir le synopsis structurel des différents manuscrits, très utile et analytique, proposé par Tagliani, *Navigatio Sancti Brendani* (note 11), p. 41.

suppressions de matériel présent à la fois dans l'original latin et dans la branche vénète ?<sup>32</sup>  
 L'alternative s'accompagne à un corollaire, si on accepte que la branche des mss. MFPD soit la plus fidèle à l'Ur-version : l'hypothèse qu'au moins une partie des ajouts remontait même au modèle latin, avancée par Francesco Novati.<sup>33</sup> Je voudrais essayer de répondre à ces questions par l'examen d'un épisode moins spectaculaire du texte, qui présente néanmoins des interventions intéressantes dans les manuscrits du domaine vénète : le chapitre dans lequel Brendan perd le troisième et dernier des moines surnuméraires, qui avaient imposé leur présence à l'abbé, en plus des frères élus par lui, et pour cette infraction – selon un motif typique de la tradition irlandaise – ne peuvent pas terminer le voyage. Alors que les deux premiers ont une destinée de salut, le troisième est avalé par un volcan qui (dans la lignée de l'immanence des espaces d'outre-monde évoquée plus haut) est la bouche de l'enfer ; en effet, le paysage des îles volcaniques et de leurs éruptions était familier aux Irlandais, expérimentés dans la navigation vers le Nord. Le passage se prête bien à l'expérimentation parce qu'il ne subit aucun remaniement dans aucune des versions vernaculaires de l'œuvre, qui le traduisent fidèlement ou l'omettent<sup>34</sup> : la forme qu'il prend dans nos manuscrits ne peut donc pas avoir été interférée par d'autres versions, mais peut être jugée dans sa pure relation avec le modèle latin.

Nous le découvrirons à travers le ms. M, d'habitude le plus complet et le plus fidèle du groupe<sup>35</sup> ; mais les textes de P et F ne diffèrent que pour quelques détails, tandis que le passage n'est pas témoigné par D, qui ne comprend que les tout derniers chapitres.

<sup>1</sup>Altera vero die apparuit illis mons altus in oceano contra septentrionem, non longe sed quasi per tenues nebulas; et valde fumosus erat in summitate. <sup>2</sup>Et statim rapidissimo cursu ventus traxit illos ad litus eiusdem insulae usque dum navis resedit non longe a terra. <sup>3</sup>Erat namque ripa illius immensae altitudinis, ita ut summitatem illius vix potuissent videre, et coloris carbonis et mirae rectitudinis sicut murus.

<sup>4</sup>Unus quidem qui remansit ex tribus fratribus qui subsecuti sunt sanctum Brendanum de suo monasterio, exilivit foras de navi et coepit ambulare usque ad fundamentum ripae. <sup>5</sup>Qui coepit clamare dicens: « Vae mihi, pater! Praedor a vobis et non habeo potestatem ut possim venire ad vos ». <sup>6</sup>Fratres confestim navim retro a

E uno altro dì, andando via, lo li aparse uno gran monte inver ponente e iera in mar, e dentro quela parte de seterion sovravene subite nivole; e in quela pareva diverse chose, si como grifoni, orsi, porzi, zervi, cavali, ganbeli e in la zima del monte pareva insir uno gran fumo. E voiendo scivar questo luogo, uno vento li mese pruvo tera e la nave ferì in tera fortemente; e la riva iera molto alta e de su lo monte descoveva uno flume de sangue vivo, e uno deli frari deli tre, che iera romaso con l'abado in compagnia, volse insir de la nave; e insi 'nde prestamente e comenzà andar zoso infina lo fondi dela riva; e como elo fo zoso, elo fo preso ed elo comenzà forte a cridar e dise: « O santo pare, mal me partì dala toa compagnia! Io son preso e non so da cui,

<sup>32</sup> Voir par exemple le chapitre sur la construction du *currach*, qui est radicalement simplifié dans le texte de B (Raugei, *La Navigazione di San Brendano* [note 8], p. 104). Tagliani semble pencher pour cette dernière explication, bien qu'il ait noté ailleurs que le schéma structurel suggère que ces amplifications sont confinées au groupe MFPD (*Navigatio Sancti Brendani* [note 11], p. 42 et *passim*) : cf. *Tornando sulla tradizione volgare veneta* (note 13), pp. 194 et 197.

<sup>33</sup> La «*Navigatio sancti Brendani*» (note 9), pp. XXI–XXIII.

<sup>34</sup> Précisément, c'est ainsi que les différentes versions se comportent : Benedeit, la traduction toscane, les deux en langue d'oïl et celle en anglais se tiennent strictement au récit latin ; la version occitane fait de même, sauf pour une abréviation qui élimine la figure du moine ; la «*Reise*» ne présente pas d'épisodes comparables. Pour les versions des aires française et anglaise, voir : *Navigatio sancti Brendani. Alla scoperta* (note 1), pp. CCXXXII–CCXXXIII et CCXXXV. Pour la position stemmatique de certaines d'entre elles, cf. respectivement *Navigatio sancti Brendani, editio maior* (note 1), pp. 242–243 (version occitane) et 280 (l'une des deux versions oïtaniques) ; et Guglielmetti, *La necessità di uno stemma interlinguistico* (note 20), pp. 125–126 (l'autre version oïtanique).

<sup>35</sup> Cf. Tagliani, *Navigatio Sancti Brendani* (note 11), pp. 42–43.

terra ducebant et clamabant ad Dominum dicentes: « Miserere nobis, Domine, miserere nobis! ». <sup>7</sup>At vero venerabilis pater cum suis sociis aspiciebat quomodo ducebatur infelix a multitudine daemonum ad tormenta et quomodo incendebatur inter illos; <sup>8</sup>atque dicebat: « Vae tibi, fili, quia recepisti in vita tua meriti talem finem! ».

<sup>9</sup>Iterum arripuit illos prosper ventus ad australem plagam. Cum autem aspexissent a longe retro illam insulam, <sup>10</sup>viderunt montem discoopertum a fumo et a se spumantem flammam usque ad aethera et iterum ad se easdem flammam respirantem, ita ut totus mons usque ad mare unus rogos apparuisset. <sup>36</sup>

inperch'io no è balia de tornar là da vui ». E li frari comenzà a tuor via la nave e volevasi partir de lo porto e orava Dio digando cusi: « O misier, abi misericordia de nu' peccatori! ». E lo abado pur vardava questo frar e vedeva ben ziò ch'elo faseva e vedeva quello cativelo vegniva menado malamente da uno omo so compagno de domonii a lo luogo de tormenti, e vete como elo fo inglotido dala boca de uno dragon che à VIII cavi, e puo' come elo lo cavava de soto, e puo' vegniva menado in uno luogo e là li vegniva apreso lo fuogo intorno. E in quella fiada dise lo abado: « O fiolo, a voi a ti, dolente! Perché nasies-tu? Par a mi che tu ebi remitado aver cotal luogo per le to ovre; a tal fin te vezio eser conduto! ». E como elo ave questo dito, elo vene uno vento forte e menà via la nave inver l'ostro; e como eli andava, eli vete da lonzi, vardando inver questa isola onde eli iera vegnudi, e lo monte così alto tuto scoperto e in la zima forte brusiava, e le flame andava molto alto inver l'aire de lo ziolo e vene zioso cusi ardando in piziola ora e pareva tuto una flama de fuogo. E vegando questo, lo abado con tuti li frari e' navegà forte inver mezodi per lo tempo de di sete, et eli non vete se no ziolo ed aqua. <sup>37</sup>

<sup>36</sup> Navigatio sancti Brendani, *editio maior* (note 1), pp. 642–646.

<sup>37</sup> Navigatio sancti Brendani: la navigazione di San Brandano (note 9), pp. 160–162. Nous avons mis en évidence en les soulignant les segments qui présentent le plus d'intérêt pour la comparaison, parce que la version italienne modifie les informations du latin ou les interpole avec des passages supplémentaires. Les textes des deux autres manuscrits sont présentés ci-dessous, avec le même traitement graphique :

[P] [XIX] 1. [A]ndando via l'altro dí, elo aparse davanti da si in mar un gran monte inver ponente; 2. e sovra quello monte pareva eser diversi animali, sichomo lioni, grifoni, dragoni, orsi, porçi, e axeni, e chavali e ganbeli; 3. et in la cima pareva insir un flume chon fumo. 4. E voiando san Brandan scivar questo luogo, e un refolo de vento li fé' ferir forte in tera; 5. e la riva iera molto alta, e de suso lo monte descoveva un flume in mar de sangue vivo.

6. E un deli III frari volse insir de nave e isinde molto tosto, e andà infin a lo fondi dela riva. 7. E chomo 'lo fo andado, 'lo fo prexo, e allora lo chomençà a cridar: « O santo pare, per mal me partí da ti e dala toa compagnia: che io son presso, e no sso da chi, e non ò balia de tornar da ti! ». 8. E adesso li frari toleva via la nave, e partivase dalo porto. 9. E llo abado pur vardava questo frare, e vedeva ben che [faxeva] questo chativelo, che li demony lo menava alo tormento; 10. e vete ch'elo fo inglotidoda un dragon che aveva VIII chavi, e puo' questo drago lo feria de soto. 11. E puo' questo cativelo vegniva in un luogo che vegniva iniado un gran fuogo. 12. E san Brandan disse: « A noia ti, per mal nasiesti! 13. A mi pare che tu ebi meritado de star in chotal luogo! »

14. E chomo 'lo ave chosi dito, el vene un forte vento, e menava la nave inver Ostro. 15. E chomo 'li andava, volçandose indriedo elli vete a questa isola ch'eli era partiti lo monte grandò, ch'era deschurito in la cima, e brusàvase molto forte. 16. E vedeva le flame del fuogo molto saír in olto, e puo' chaçeva çoso, e in piçolla d'ora tuto lo monte iera fuogo e flama. 17. E vegando questo, li frari li chomençà a navegar inver meçodí, per lo spaçio de VIII dí, e no trovà se no çielo e aqua. (Tagliani, Navigatio Sancti Brendani [note 11], pp. 92–93)

[F] E andando un altro dí, si viddono un grande monte inverso ponente in mare, in quel monte pareva che vi fosse nature d'animali salvatichi si come dragoni leoni grifoni e orribili serpenti e altre brutte cose assai; e in sulla cima di



Une première modification par rapport au texte latin est visible dès le départ : la montagne apparaît au Nord dans le latin, à l'Ouest dans l'italien ; le texte de M, en fait, présente un dédoublement du point cardinal, puisqu'une « partie du septentrion » y est ajoutée, revenant à l'original, ce qui est probablement le signe d'une imperfection d'adaptation primitive, résolue dans les deux autres manuscrits par l'élimination de la deuxième coordonnée (celle exacte !). Pourquoi ce changement d'orientation, qu'aucune variante du latin ne suggérerait, sans parler du texte authentique ? Il est possible que nous voyons à l'œuvre ici un conflit de modèles culturels en ce qui concerne l'orientation des espaces de l'au-delà : le monde insulaire (comme le monde germanique) disposait les régions infernales et paradisiaques sur un axe Nord-Sud, où le Nord – froid, sombre, inhospitalier – correspondait à l'enfer, par opposition à l'espace lumineux du Sud. Le monde méditerranéen, en revanche, avait toujours orienté l'au-delà sur un axe Est-Ouest, selon la course du soleil du lever au coucher : depuis les civilisations égyptienne puis grecque, le royaume des morts correspondait à l'Occident ; et le christianisme avait adopté la même vision, plaçant à l'Est le paradis terrestre et le chargeant de tout un symbolisme positif. Un traducteur italien pouvait donc être amené à associer un épisode infernal à l'Occident comme un réflexe plus naturel.

Un autre réflexe conditionné est celui qui peupla le volcan d'un zoo incongru : griffons, ours, cochons, cerfs, chevaux, chameaux (et dragons, dans les mss. P et F), évidemment absents du texte latin. Si le récit mène à un lieu exotique, inhabituel, hors des sentiers battus, un bestiaire semi-fabuleux est l'un des artifices ornementaux les plus naturels pour le caractériser. Une réaction identique s'était produite dans un chapitre précédent, celui de la mer transparente habitée dans la « Navigatio » latine par des animaux génériques, devenus en langue vernaculaire « moutons et chèvres, porcs, chiens, loups, bœufs, ânes, lions, griffons, ours, mules, buffles, chameaux, dragons, éléphants, cerfs ». <sup>38</sup> Le même goût pour l'énumération d'animaux, de plantes et de pierres, puisant dans le riche univers des bestiaires, des herbaires et des lapidaires, marque également les derniers épisodes paradisiaques ajoutés par le traducteur. <sup>39</sup> On serait tenté d'attribuer ces listes de bêtes, en

---

questo monte usciva un grande fiume d'acqua. E volendo San Brandano ischifare questo monte, uno vento gli menò appresso alla riva, ed era molto alta, e in sul quel monte correva un flume di sangue vivo; e uno frate di quelli tre che era rimasto coll'abate in compagnia si uscì fuori di [n]ave molto tosto e comincia andare giusto al fondo della riva, e quando e fu là giù incontante e' fu preso, e egli comincia a gridare subitamente molto forte e diceva: « O santo pare, per male mi parti' dalla vostra compagnia, io sono preso e non so da cui né perché e non-ò possanza di ritornare a voi ». Incontante e' [fra]ti cominciarono a tor via la na[ve] e volendosi partire dal porto pregando Iddio e dicendo: « O signore Iddio, abbi misericordia di noi peccatori! ». E l'abate guardava pure che faceva quel frate e quello che era fatto a lui da' demoni: e' llo menavano dall'uno tormento a l'altro molto forte, e viddelo inghiottire nove volte da uno dragone uscendogli ogni volta di sotto. E veggendo l'abate ch'egli era sì forte tormentato da diversi tormenti, allora disse: « O figliuolo, tristo a te che mai nascesti in questo mondo, e' mi pare che tu meriti di stare in coteste pene per li tuoi gravi peccati ».

E avendo così detto, e' venne un vento e menò la nave inverso Austro, e andando e' si rivolse indietro per vedere l'isola onde si erano partiti e viddono che tutta la compagnia ardeva d'un grandissimo fuoco e molto alto; e veggendo l'abate e i suoi frati questo, si navicarono molto forte inverso mezzodì per ispazio overo [...] di setti dì, e non trovano altro che cielo ed acqua. (Navigatio sancti Brendani: la navigazione di San Brandano [note 9], pp. 161–163)

<sup>38</sup> Dans le texte de M, *piegore e cavre, porchi, cani, lovi, buò, aseni, lionni, grifoni, orsi, muli, bufali, ganbeli, dragoni, lionfanti, zervi* (Navigatio sancti Brendani: la navigazione di San Brandano [note 9], pp. 144–145 ; dans P *si chomo sé lovi, orsi, eçervi, e lievori, lionni, chabrioli, e porchi çenglari* (Tagliani, Navigatio Sancti Brendani [note 11], p. 87) ; le ms. F est lacunaire dans ce passage, tandis que B n'a pas d'expansions. La « Navigatio » parlait de *diversa genera bestiarum* (Navigatio sancti Brendani, *editio maior* [note 1], pp. 620–621).

<sup>39</sup> Sur ce plan, le fragment de Dublin offre aussi une nouvelle amplification individuelle, en plaçant une liste volumineuse d'animaux dans la *Terra Repromissionis Sanctorum* : 3. *E per quelli pradi si andava d'ogni man bestie, çoè lionni, cervi, volpe, cavrioli, lievori, tasi, schilati, orsi, lovi, armelini, martori, gliri, pantere, bicorni, riçi, lore.* 4. *E tuti si era de diversi colori: tal avea vixo d'omo, e tal de femene e tal de aseni* (Tagliani, Tornando sulla tradizione volgare veneta [note 12], p. 201). Dans ce cas, cependant, la caractéristique bizarre des visages humains amène l'éditeur à supposer une influence de la « Relatio » d'Odorico da Pordenone, qui parle de singes à visage humain qui ne sont rien d'autre que des hommes réincarnés (cf. *ibid.*, p. 204 note 40). Comme on le voit bien, on est encore dans le sillage de la

partie liées à l'imagerie orientale, précisément à la culture de ces milieux vénitiens évoqués plus haut, imprégnés de récits sur les terres lointaines de l'Orient. C'est certainement probable, mais on ne peut pas considérer cela une caractéristique exclusive de cet environnement : la « Reise », la version germano-néerlandaise de l'histoire, propose une liste similaire dans ses extensions paradisiaques (lions, panthères, licornes, léopards, éléphants, cerfs, serpents, dragons, poissons variés...).<sup>40</sup> Il s'agit d'un de ces cas où il faut pondérer les interprétations que l'on serait tenté de formuler au premier abord : un déterminisme « géographique » lié à un environnement en contact avec l'Orient, ainsi que la possible contamination de motifs entre deux versions vernaculaires. On ne peut pas négliger le rôle d'une polygénèse due à un héritage culturel partagé sur une extension spatiale plus large que tel ou tel environnement linguistique et sociologique.<sup>41</sup> Et ce serait intéressant – soit dit en passant – d'ouvrir une enquête plus large sur la fréquence et la géographie des expansions zoologiques dans les traductions et les remaniements de textes narratifs dans l'Europe médiévale, au-delà du cas spécifique de la « Navigatio ».

Une autre innovation affecte la nature de l'île : de sa côte très élevée, la traduction fait couler une rivière de sang. Cette fois, l'inspiration vient certainement d'un autre domaine de l'imagerie du Moyen Âge, celui de l'au-delà. Cette montagne est un enfer, et selon une tradition désormais millénaire en enfer coulent des rivières de feu, de poix, de métaux... et de sang. Contrairement aux autres substances dont sont faits les fleuves infernaux, le sang est en fait un motif beaucoup moins courant, mais il a au moins deux autres occurrences, et toutes deux sont italiennes : la plus remarquable est bien sûr le Flegetonte de Dante (« Inferno » XII), mais il faut aussi mentionner la « Visio Alberici », composée à Montecassino deux siècles environ avant la « Commedia ».<sup>42</sup> Il serait téméraire de vouloir établir des déterminismes en termes de source-dérivé entre ces récurrences de l'image, car là encore il peut y avoir eu une convergence fortuite chez plusieurs esprits créateurs ; ou encore la circulation de motifs diffusés par d'autres canaux, notamment oraux et iconographiques, peut avoir eu une influence (les royaumes de l'au-delà étaient un thème de prédilection de la prédication, surtout dans ces siècles). En tout cas, ces deux attestations fournissent certainement un contexte plausible pour l'invention introduite dans notre Brendan vénète.

L'imagerie visionnaire et apocalyptique détermine également l'ultérieure modification notable du modèle latin. Le moine surnuméraire est capturé par une force surnaturelle, qui l'attire vers le volcan, à sa grande horreur et à celle de tous – jusqu'ici, la traduction est fidèle. Ensuite, il n'est pas seulement saisi par une multitude de démons et par le feu, précisément comme il lui arrive dans le récit latin, mais il est aussi avalé et excrété par un dragon à neuf têtes ! Il serait trop long de détailler l'histoire de chaque élément de cette image bizarre : on pourra se limiter à une liste sommaire des suggestions qui l'ont produite. Le dragon aux multiples têtes est un motif que le chapitre 12 de

---

technique d'accumulation descriptive qui marque toutes les expansions du groupe vénète et qui est proche de la littérature didactique de l'Italie du Nord (cf. *ibid.*, p. 195).

<sup>40</sup> La liste apparaît ici dans un autre contexte, la description du château de cristal et de marbre du Mont Sion, où les animaux sont incrustés en oricalc et en cuivre le long des murs, avec un tel art qu'ils semblent vivants et en mouvement. Le château est également protégé par des serpents et des dragons cracheurs de feu : cf. les vv. 1627–1814 de la version métrique néerlandaise (Rotsaert, San Brandano. *Un antitipo germanico* [note 24], pp. 201–209) ; et la version alémanique en prose, qui mentionne aussi des ours et des sangliers (*ibid.*, p. 101).

<sup>41</sup> Par parenthèse, il existe d'autres éléments communs entre la forme vénétienne et la « Reise », en premier lieu l'inclusion des personnages d'Enoch et Elijah, mais qui s'explique bien à son tour par un réflexe polygénétique induit par l'histoire même de Brendan et de son paradis terrestre. Sur le mythe lié aux deux personnages, outre l'étude classique de Arturo Graf, *Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo* (Torino 1892-1893, maintenant réédité par Allasia, Clara, et Meliga, Walter, Milano 2002, pp. 66–71), cf. *Navigatio sancti Brendani. Alla scoperta* (note 1), pp. XXXIV–XXXV.

<sup>42</sup> Comme on le sait, Dante fait du Phlégéthon virgilien un torrent de sang où sont punis les violents contre leur prochain (meurtriers et brigands). Très intéressante est l'analogie avec ce qui se passe dans la vision d'Alberico, où les meurtriers sont immergés dans un lac qui n'est pas vraiment de sang, mais en a l'apparence, comme l'explique saint Pierre, guide du visionnaire : *Deinde vidi lacum magnum, totum, ut michi videbatur, plenum sanguine. Set dixit michi apostolus quod non sanguis, set ignis est ad concremandos homicidas et odiosos deputatus. Hanc tamen similitudinem propter sanguinis effusionem retinet* (Visio Alberici, éd. par Schmidt, Paul Gerhard, Stuttgart 1997, p. 174).

l'Apocalypse (où il en a sept) transmet aux visions de l'au-delà, en particulier aux versions latines, très répandues, de la < Visio Pauli > (où les têtes deviennent généralement cent ou mille).<sup>43</sup> Le chiffre neuf, quant à lui, correspond à la physionomie de l'hydre classique, qui pourrait s'être superposée à celle du dragon apocalyptique.<sup>44</sup> La bouche d'un dragon était entrée depuis longtemps dans l'imaginaire comme la bouche de l'enfer lui-même qui engloutit les damnés, comme en témoignent de nombreuses représentations (enluminures, sculptures, fresques...) partout en Europe. Moins fréquent est le motif complémentaire et opposé de l'expulsion des damnés, qui a pourtant eu des témoins illustres. Dans la sphère littéraire, il apparaît dans la plus célèbre des visions de l'au-delà du XII<sup>e</sup> siècle, la < Visio Tnugdali >, au large succès de laquelle ont contribué de nombreuses versions vernaculaires (y compris en italien)<sup>45</sup> : un monstre en forme d'oiseau, assis sur un lac gelé, avale et expulse les âmes des luxurieux.<sup>46</sup> Il s'agit d'un texte tellement répandu que le traducteur a certainement pu le connaître, mais là encore il n'est pas nécessaire de s'en tenir aux seules sources textuelles : il suffit de penser à la représentation du motif du diable excréant les damnés dans les fresques du Jugement dernier de Giotto, dans la chapelle Scrovegni à Padoue, ou de l'artiste coeval de l'église de Santa Maria Maggiore à Tuscania, ou encore de Giovanni da Modena pour la basilique de San Petronio à Bologna (première moitié du XV<sup>e</sup> siècle). Comme nous l'avons déjà noté, pour ce type d'images liées aux fantaisies sur l'au-delà et en général typiques d'une culture qui n'est pas seulement savante, l'apport littéraire est toujours entrelacé avec des sources visuelles et orales d'une manière difficile à démêler.

Enfin, sans autre intervention dans la traduction, les voyageurs s'éloignent vers le Sud (le long de l'axe mentionné précédemment : il n'y a pas eu de changements symétriques à la transformation du Nord en Ouest), tandis que le volcan célèbre sa proie par une éruption.

L'observation rapprochée de ce bref épisode nous a permis d'ajouter quelques pièces à la constellation culturelle du traducteur. Mais surtout elle nous permet de prendre position avec une base solide sur l'alternative exposée plus haut : qui interpola l'histoire avec ces innovations, le

---

<sup>43</sup> Parmi la vaste bibliographie sur la < Visio Pauli >, nous nous limitons à signaler les principales éditions : pour les traductions latines complètes de l'original grec, celles de Claude Carozzi (Eschatologie et au-delà : recherches sur l'Apocalypse de Paul, Aix-en-Provence 1994), et de Theodore Silverstein et Anthony Hilhorst (Apocalypse of Paul : A New Critical Edition of Three Long Latin Versions, Genève 1997) ; pour ce qu'on appelle la Hölle-Fassung, une version réduite aux lieux infernaux, l'édition-archivée de Lenka Jiroušková (Die Visio Pauli : Wege und Wandlungen einer orientalischen Apokryphe im lateinischen Mittelalter unter Einschluss der alttschechischen und deutschsprachigen Textzeugen, Leiden-Boston 2006), qui transcrit toutes les formes témoignées.

<sup>44</sup> Sebastian Holtzhauer (qui, dans son ouvrage, procède à une analyse comparative minutieuse du symbolisme numérique dans la < Navigatio > latine ainsi que dans les versions vernaculaires) suggère aussi une influence de l'héritage de la tradition patristique associant le neuf à des réalités négatives (Die Fahrt eines Heiligen [note 24], pp. 408–409).

<sup>45</sup> Pour les listes les plus récentes des quelque 170 témoins latins et pour la diffusion des principales versions vernaculaires, cf. Palmer, Nigel, Visio Tnugdali: The German and Dutch Translations and Their Circulation in the Later Middle Ages, München/Zürich 1982 ; Die 'Vision des Tnugdali' Albers von Windberg: Literatur- und Frömmigkeitgeschichte im ausgehenden 12. Jahrhundert mit einer Edition der lateinischen 'Visio Tnugdali' aus Clm 22254, éd. par Pfeil, Brigitte, Frankfurt a.M.-Berlin 1999 ; Cavagna, Mattia, La vision de Tondale et ses versions françaises (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles): contribution à l'étude de la littérature visionnaire latine et française, Paris 2017. Quant à l'aire linguistique italienne, la BAI (Biblioteca Agiografica Italiana. Repertorio di testi e manoscritti, secoli XIII-XV, éd. par Dalarun, Jacques, et Leonardi, Lino, Firenze 2003, vol. II, pp. 705–708) mentionne six versions : deux toscanes, attestées à partir du XIV<sup>e</sup> siècle ; une vénète-véronaise, dans un manuscrit de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ; une de Pace di Giuliano dalla Scarperia, dans un autographe de 1462 ; une diffusée sous forme imprimée dans la zone vénète et basée sur des témoins des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles ; et une bolonaise du XV<sup>e</sup> siècle ; on compte également trois manuscrits qui ne peuvent pas être rattachés (du moins pour l'instant) aux versions précédentes, deux toscans des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles et un vénète de 1498.

<sup>46</sup> *Devorabat autem bestia quaecunque invenire poterat animae, et dum in ventre eius per supplicia redigerentur ad nihilum, pariebat eas in stagnum glacie coagulatum, ibique renovabantur iterum ad tormentum* (Visio Tnugdali: Lateinisch und Altdeutsch, éd. par Wagner, Albrecht, Erlangen 1882, pp. 27–28). Il s'agit dans ce cas d'un accouchement, conformément à tout le contexte dans lequel les damnés par luxure sont ensuite torturés en devant donner naissance à des serpents qui les déchirent. L'image, parmi les plus extravagantes de la vision, a même inspiré Hieronymus Bosch pour une scène de son triptyque du Jardin des délices (dans le panneau infernal à droite).

groupe des quatre manuscrits vénètes ou la Ur-version d'où dérive également le ms. B ? Alternative, rappelons-le, qui consiste à se demander : l'absence chez B des macro-épisodes ajoutés chez les autres par rapport au texte latin est-elle due au travail de synthèse de B ou à l'introduction de ceux-ci dans l'autre branche seulement ? Voyons donc comment B se comporte dans cet épisode particulier, où, dans les autres manuscrits, les interpolations du latin ne manquent pas ; le texte de la < Navigatio > sera à nouveau reproduit à côté, pour faciliter la comparaison.

<sup>1</sup>Altera vero die apparuit illis mons altus in oceano contra septentrionem, non longe ~~sed quasi per tenues nebulas~~; et valde fumosus erat in summitate. <sup>2</sup>Et statim ~~rapidissimo cursu~~ ventus traxit illos ad litus eiusdem insulae usque dum navis resedit non longe a terra.

<sup>3</sup>~~Erat namque ripa illius immensae altitudinis, ita ut summitatem illius vix potuissent videre, et coloris carbonis et mirae rectitudinis sicut murus.~~

<sup>4</sup>Unus quidem qui remansit ex tribus fratribus qui subsecuti sunt sanctum Brendanum de suo monasterio, exilivit foras de navi et coepit ambulare usque ad fundamentum ripae. <sup>5</sup>Qui coepit clamare dicens: «Vae mihi, pater! Praedor a vobis et non habeo potestatem ut possim venire ad vos». <sup>6</sup>Fratres ~~confestim navim retro a terra ducebant~~ et clamabant ad Dominum dicentes: «Miserere nobis, Domine, miserere nobis!». <sup>7</sup>At vero venerabilis pater cum suis sociis aspiciebat quomodo ducebatur infelix a multitudine daemonum ad tormenta et quomodo incendebatur inter illos; <sup>8</sup>atque dicebat: «Vae tibi, fili, quia recepisti in vita tua meriti talem finem!».

<sup>9</sup>Iterum arripuit illos ~~prosper ventus ad australem plagam~~. Cum autem aspexissent a longe retro ~~illam insulam~~, <sup>10</sup>viderunt montem discoopertum ~~a fumo et a se spumantem flammis usque ad aethera et iterum ad se easdem flammis respirantem~~, ita ut totus mons usque ad mare unus rogos apparuisset.

E passata quella notte, l'altro dì li aparve in la parte d'Oceano verso senteriore no molto lungi uno grande monte ed alto, lo quale fumava molto de sopra; et incontinenti lo vento li trasse apè de quella. E quando funo apresso la terra, uno de qui tri fradi che veneno driedo al començamento insi fuera de la nave e andò fino a la riva del monte, lo quale era molto drito a modo d'uno muro, et incontinenti si fo prexo; e siando portado via da li demoni de quel monte, ello començo forte a cridare e a dire: « Oi padre mio, aidame, aidame! Ch'io sono portado via per força, e non posso tornare da voi ». E tuti li munixi començòno de cridare: « Misericordia, misericordia, o Signore Dio! », e piangendo no lo poseno aidare. E santo Brendano con li suoi conpagni, vegandolo portare a quilli demonij in quello fuogho, e començòno a piangere fortemente digando: « Guai a ti, figliolo mio, perché ài meritado in vita toa cotal morte! ». E siando delungado de lie, guardando indriedo, videnò lo monte descuerto, lo quale ardeva in tanto che fea pora a costoro.<sup>47</sup>

Comme on peut le constater, la traduction est assez fidèle. Son trait le plus caractéristique est sa vocation à la synthèse, obtenue avec quelques simplifications mineures tout au long du récit, surtout dans sa conclusion (les parties omises ou résumées sont marquées dans le latin avec barré). Un processus inverse d'expansion n'est visible que pour un seul élément, l'ajout des pleurs des moines, désolés de ne pas avoir pu aider le frère (ce sont les deux segments soulignés, absents dans l'autre branche de la version vernaculaire). On peut comprendre l'intention derrière cette petite intervention : quelqu'un a dû juger trop impitoyable le comportement de Brendan et de ses moines, qui dans le texte latin n'expriment aucune solidarité avec le malheureux, mais seulement de la condamnation. Sauf ce détail, pourtant – et c'est ce qui nous intéresse le plus ici – aucune autre

<sup>47</sup> Raugei, La Navigazione di San Brendano (note 8), pp. 130–131.

information n'est modifiée (le Nord demeure le Nord) et aucun trait exotique-visionnaire n'est ajouté. En bref, il n'y a aucune trace des quatre innovations des autres manuscrits. Innovations, il faut le souligner, qui sont distribuées tout au long du chapitre dans des positions non consécutives, complètement entremêlés et indiscernables de la trame textuelle originale. Évidemment, il est impensable que B, s'il était parti d'un texte déjà interpolé de cette manière, ait systématiquement éliminé exactement les segments qui étaient factices par rapport à la « Navigatio » latine, en les triant avec une précision chirurgicale du reste de l'histoire authentique. Ce qui pourrait, en théorie, être assumé pour des épisodes entiers de l'autre branche ne peut pas l'être à un niveau aussi minutieux.

Un sondage préliminaire suggère déjà que si nous examinions l'ensemble du texte de la même manière, nous obtiendrions le même résultat. Maintenant que des éditions fiables de chacun des témoins italiens existent, il serait utile d'entreprendre une analyse systématique de la distribution de toutes les innovations, grandes et petites, par rapport au latin et de toutes les variantes au sein de la constellation vernaculaire, à la fois pour confirmer sans aucun doute les relations entre la première traduction, B et la branche vénète, et pour tenter d'étudier les relations au sein de celle-ci. En tout cas, l'expérimentation qui vient d'être présentée sur l'épisode du volcan nous donne déjà un triple achat. Tout d'abord, nous pouvons faire remonter les traits culturels reconnus jusqu'à présent à la branche des mss. MFPD à elle seule et situer celle-ci, pas (ou pas nécessairement) l'Ur-version dans le milieu vénitien du XIV<sup>e</sup> siècle. De plus, ce fait écarte définitivement l'hypothèse – peu convaincante en soi – selon laquelle cette évolution bourgeoise et sécularisante du texte pouvait relever déjà d'un modèle latin. Enfin, nous constatons que non seulement l'autre version italienne, la toscane, a adhéré avec grande fidélité à l'original, mais aussi le texte primitif de cette version, dont B se révèle le témoin globalement le plus fiable, malgré sa datation tardive et sa fraction d'omissions réelles – ce qui peut être intéressant pour une histoire générale des techniques de vulgarisation.

Je laisse aux spécialistes du domaine roman le soin de poursuivre cette enquête et d'en tirer toutes les conséquences. En tant que médiolatiniste, je voulais essayer de montrer comment préserver sa centralité au fondement latin, quand on compare les versions vernaculaires, peut offrir un point de vue productif, la clé pour démêler tradition et innovation, pour essayer de pénétrer le diasystème textuel et culturel complexe que chaque nouvelle version d'un texte représente.